

## CORRESPONDANCE ROMAINE

(Suite)

Ajoutez à cela que l'année prochaine s'annonce plus terrible encore. La famine n'est plus seulement imminente, elle est certaine, inévitable. Depuis deux mois l'Italie rissole sous les rayons d'un soleil brûlant. Les campagnes, d'ordinaire si verdoyantes à cette saison, ressemblent à un désert. La moisson est irrémédiablement compromise. Et le Roi s'amuse ! Et le peuple romain, un instant oublieux de sa misère, l'acclame avec enthousiasme.

Pauvre peuple ! Sa joie sera de bien courte durée. Demain, quand l'éclat des fêtes officielles aura disparu ; quand son oreille n'entendra plus le bruit des fanfares et le pas cadencé des soldats ; quand ses yeux avides de spectacles ne verront plus passer, à l'ombre du drapeau national, les longues files de cavaliers aux brillantes armures, les officiers, les généraux chamarrés d'or, les gardes nobles aux casques d'argent ; puis les somptueux équipages, les carrosses dorés, les laquais en livrée, les princes avec leurs panaches blancs, les grandes dames aux toilettes éclatantes ; quand, rentré dans son taudis, il considérera de sang froid sa triste position ; quand la faim criera plus fort dans ses entrailles ; alors le souvenir des fastueuses extravagances dont il est aujourd'hui le témoin ébahi, excitera dans son âme de sourdes colères, et les trois cents anarchistes, socialistes ou suspects, que le gouvernement a fait incarcérer la veille des fêtes, pour assurer durant ce temps la tranquillité publique, trouveront en lui un élément tout préparé pour les manifestations révolutionnaires du 1er mai.

Gare les bombes !

Hier j'ai vu se dérouler en l'honneur du roi, dans la grande rue Nationale, une interminable procession de diverses sociétés de Rome et des autres villes principales de l'Italie. La Franc-Maçonnerie, la Libre Pensée, la Société Evangélique, tout le ban et l'arrière-ban des laïciseurs de toutes nuances et grands prôneurs de l'éducation *pratique*, y étaient représentés. Tous ces gens-là, républicains exagérés partout ailleurs, sont royalistes à Rome : au fond ils n'ont de commun que leur haine, haine du Christ et de ses prêtres. Cette haine insensée était parfaite-

ment symbolisée hier par un sinistre drapeau noir, sur lequel une caricature, aussi bête qu'indécente, représentait une louve foulant aux pieds la tiare des Pontifes. On ne pouvait mieux traduire les sentiments intimes des sectes. La victoire de la Franc-Maçonnerie, ce serait, en effet, le triomphe de la bête, la domination de la chair sur l'esprit, l'abaissement de l'homme au niveau de la brute.

Du reste, il était facile de voir que, étant données les fêtes qui ont eu lieu et qui se continuent en l'honneur du Souverain Pontife, tout ce déploiement de pompes en l'honneur du roi et de la reine d'Italie, avait, dans l'esprit de ses organisateurs, le caractère d'une revanche.

Rendons pourtant cette justice au roi Humbert, qu'il a fait, dit-on, tout ce qui dépendait de lui pour empêcher toute démonstration inconvenante, et que si on l'eût écouté, il aurait célébré ses noces d'argent dans l'intimité, comme l'exigeaient les circonstances.

Du milieu de ces fêtes, un événement se détache, d'un intérêt et d'une importance qui **priment** tout le reste, c'est la visite de l'empereur et de l'impératrice d'Allemagne au doux prisonnier du Vatican.

Guillaume II avait annoncé sa visite longtemps d'avance, et s'était fait précéder, à cette fin, de ses équipages impériaux, à Rome. C'est donc dans son propre carrosse, accompagné de ses gardes et suivi de son état-major, que l'empereur est parti, non pas du Quirinal, mais de son Ambassade près du Pape, au palais Caffarelli, pour se rendre au Vatican. Le Saint-Père, cela va sans dire, l'a accueilli avec tous les honneurs dus à son rang. Après la réception officielle, pendant que l'impératrice et le cortège impérial visitaient les musées du Palais et la Basilique de St-Pierre, le Pape et le Prince du Nord se sont entretenus privément durant une heure.

L'empereur d'Allemagne a trente-deux ans. Mais on lui en donnerait volontiers de trente-cinq à quarante. Il paraît fort intelligent, et malgré la douceur de ses traits et l'affabilité de son sourire, l'ensemble de sa physionomie annonce de la décision, de l'énergie et du caractère. Dans les casiers des ateliers de photographie, on exhibe son portrait avec ceux de l'impératrice et de leurs sept enfants : c'est un groupe charmant.

Le départ du couple impérial pour l'Allemagne marquera la fin des réjouissances publiques en l'honneur du roi-geôlier. Rome officielle retombera dans le marasme, et la troupe des affamés redescendra dans la rue plus nombreuse que jamais, tandis que sur les hauteurs du Vatican, Léon XIII continuera à recevoir les hommages du monde entier, à semer dans les esprits et les cœurs la parole de vie, la parole qui délivre et qui sauve.

La gloire humaine passera ; la vérité et la justice seules demeurent.

E. L.

## AU BERCEAU DES BENEDICTINS

(Suite)

SAGRO-SPECO

Ce couvent, presque au sommet du mont Subiaco, est étrangement situé. Vu à distance, il ressemble à un énorme nid d'aigle hardiment accroché au flanc perpendiculaire de ce pic escarpé. On arrive au cloître par un long corridor, où l'on voit plusieurs peintures murales rappelant quelques traits de la vie de saint Benoît et de sainte Scolastique, sa sœur. Des escaliers nous conduisent dans deux chapelles inférieures où l'on remarque surtout un tableau de la sainte Vierge, remontant au XIIIe siècle.

En entrant dans la Sainte Grotte, on croit voir le jeune Benoît en prière devant une modeste croix. C'est une admirable statue en beau marbre blanc, chef-d'œuvre dû au ciseau gracieux du Bernin. Benoît y est représenté sous les traits d'un jeune homme assis sur une pierre anguleuse, les mains jointes sur la poitrine, le visage amaigri et le regard amoureux tourné vers le ciel. Il semble en extase. A son côté est le panier dans lequel saint Romain lui faisait parvenir, au moyen d'une corde, sa nourriture quotidienne.

A quelques pieds au-dessus de cette grotte, est un massif de rochers sortant du flanc de la montagne. Il était autrefois recouvert de ronces et d'épines.—L'angélique Benoît malgré sa solitude, ses jeûnes et ses mortifications considérables, ne manqua pas d'éprouver de bien grandes tentations. Un jour, le démon de la volupté le pressant plus vivement, il se dépouille de ses vêtements, court au buisson d'épines et s'y roule jusqu'à ce que sa chair meurtrie laisse échapper des flots de sang. La victoire était